

n° 71

septembre/novembre 2022

La lettre de

La Pléiade



Éditions Gallimard
5, rue Gaston-Gallimard
75007 Paris
• La Lettre de la Pléiade n° 71,
septembre/novembre 2022.

Cette Lettre comprend les programmes des livres parus en 2022, sous réserve de modification de dernière heure.

Les indications de pagination et de prix ne sont pas contractuelles. Achevé d'imprimer sur les presses de Diamant Graphic en France. Dépôt légal : novembre 2022.

Illustrations.

Couverture et page 18 : Xia Gui, *Point de vue sur les pics de montagne dans les nuages*, début du XIII^e siècle. Musée du Palais, Pékin. Photo © akg-images
Pages 2 et 16 : Portrait de Spinoza, 1956, par Pablo Picasso © Succession Picasso 2022

Page 4 : Gaston Gallimard (1881-1975), éditeur français. Paris, vers 1930 © Henri Martinie / Roger-Viollet
Marcel Proust vers 31 ans
© Visual by Starface

Page 14 : Charlotte Brontë (1816-1855).
Portrait de George Richmond, 1850.
By courtesy of the National Portrait Gallery, London.

Page 18 : Portrait supposé de Lie zi, par Zhang Lu (début du XVI^e siècle), Musée de Shanghai.

Page 20 : Buste d'Alexandre Sévère (détail), Musée Pio-Clementino, Vatican. © Luisa Ricciarini / Bridgeman Images

Page 23 : Vittorio Zecchin, *Les Mille et une nuits*, début XX^e siècle, collection Guarnieri, Venise. Photo © Photo Scala, Florence.



Sommaire

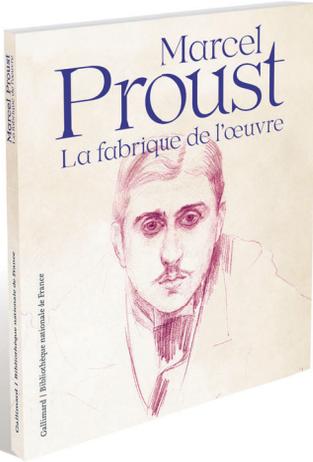
L'histoire de La Pléiade	4
• Marcel Proust à Gaston Gallimard Une lettre retrouvée, décembre 1918	
Avant-première	10
• L.-F. Céline, <i>La Volonté du roi Krogold</i> La première séquence du manuscrit retrouvé	
Parmi les nouveautés	14
• Charlotte Brontë	
• Spinoza	
• Philosophes taoïstes, I	
• Histoire Auguste et autres historiens païens	
La Pléiade vous informe	22
L'Agenda Pléiade 2023	24

Chez les Brontë, la puissance de l'imaginaire ne fait aucun doute. Le chat de la famille s'appelait Tiger. Dans les œuvres de jeunesse, on saisit à sa source la démarche de l'imagination créatrice. Au commencement étaient les jeux. De quelques soldats de bois naissent des personnages souvent inspirés de personnalités réelles (Bonaparte, Wellington...) et sur lesquels les enfants-écrivains règnent en maîtres. Amplification épique, élaboration d'une « mythologie privée » : cet univers, Charlotte le nomme « *the world below* », le monde d'en dessous. Un jour vient où elle croit devoir s'en éloigner. Elle a vingt-trois ans. « Ce n'est pas chose facile que de chasser de mon imagination les images qui l'ont si longtemps empli. C'étaient mes amies et mes connaissances intimes et je n'aurais guère de mal à te décrire les visages, les voix, les gestes de ceux qui peuplaient mes pensées le jour et à qui il arrivait fréquemment de venir se glisser curieusement dans mes rêves la nuit. »

Mais *the world below* ne s'efface pas tout à fait. Il continue d'informer, souterrainement, la création littéraire des trois sœurs. *Shirley* et *Villette*, les deux derniers romans de Charlotte, publiés alors que celle-ci est l'unique survivante de la fratrie, en témoignent encore. La « Réalité aux frustes manières » y est bien présente, mais elle est avant tout une semence. Comme l'écrivait Charlotte à G. H. Lewes (le compagnon de George Eliot) l'année de *Jane Eyre*, « l'imagination est une faculté forte et impatiente, qui exige de se faire entendre et de s'exercer ; devons-nous rester sourds à ses cris, insensibles à ses luttes ? »

Marcel Proust à Gaston Gallimard

Une lettre inédite, décembre 1918



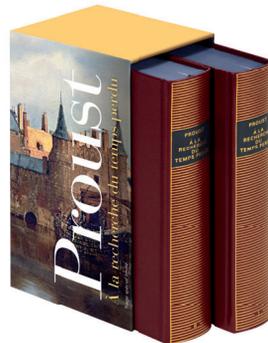
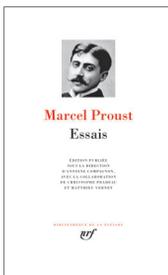
Cette lettre jusqu'alors inconnue de Marcel Proust à Gaston Gallimard a été retrouvée à l'occasion de l'organisation de l'exposition *Marcel Proust. La Fabrique de l'œuvre*, actuellement présentée à la Bibliothèque nationale de France. Elle figurait dans les archives de Jean Paulhan, conservées à l'IMEC (Institut Mémoires de l'édition contemporaine), de même que six autres lettres inédites de Marcel Proust à Jacques Rivière, directeur de *La NRF*. Datable avec certitude du mois de décembre 1918, elle vient s'intercaler entre la lettre 85 et 86 de la *Correspondance* échangée entre Gaston Gallimard et Marcel Proust, publiée par Pascal Fouché (Gallimard, 1989).

Depuis plusieurs mois, Marcel Proust prépare la parution simultanée à la NRF de *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (volume achevé d'imprimer le 30 novembre 1918, mais mis en réserve), de ses *Pastiches et mélanges* et de la réimpression de *Du côté de chez Swann*, paru avant-guerre chez Grasset. L'écrivain a déjà remis le manuscrit du *Côté de Guermantes*, dont il attend des nouvelles de la composition typographique. Aussitôt après avoir signé en juin 1918 un contrat historique avec l'auteur d'*À la Recherche du temps perdu* («une des affaires les plus importantes de la Nouvelle Revue française» (Gaston Gallimard à Valentine

Tessier, 26 juin 1918), à l'issue d'un dîner ô combien mémorable au Ritz, Gaston Gallimard est reparti à New York pour y retrouver la troupe du Théâtre du Vieux-Colombier et sa maîtresse Valentine Tessier. L'éditeur aura toutefois pris soin de confier à sa collaboratrice Berthe Lemarié, parmi bien d'autres tâches, le suivi de la composition et de l'impression des livres de Marcel Proust. Mais Marcel Proust n'est pas satisfait du travail accompli ; il trouve à se plaindre de l'incompétence et d'une certaine insincérité de son interlocutrice, pourtant très attachée à satisfaire cet écrivain pointilleux et pleinement concentré sur son œuvre. Marcel Proust ne cache pas à son éditeur que, malgré les circonstances de la Guerre, ce long séjour aux États-Unis n'est pas de son goût et laisse planer un doute sur la suite de leur collaboration, s'interrogeant même sur la réputation et l'avenir de la maison d'édition à laquelle il a pourtant donné sa préférence... Et voilà Proust tel qu'en lui-même, ou plutôt tel que l'art épistolaire le révèle, tantôt vétilleux et bien retors, tantôt affectueux, mesuré et plutôt bien renseigné, cherchant ses vérités, en toutes choses, non à l'horizon de ses pensées mais bien dans le soin scrupuleux avec lequel il s'emploie à les développer.

Cette lettre exceptionnelle répond à une missive américaine de Gaston Gallimard, hélas non retrouvée, et dont on devine qu'elle devait être aussi de belle teneur. L'éditeur sera revenu de New York lorsque sortiront des presses *Pastiches et mélanges* (25 mars 1919) et la réimpression de *Du côté de chez Swann* (14 juin 1919), de sorte que les trois ouvrages de l'écrivain pourront paraître avant l'été en librairie... Le chemin de la *Recherche* est rouvert, après la longue parenthèse de la Guerre ; il mènera l'écrivain et son éditeur au prix Goncourt.

La lettre qui suit relève moins de l'histoire que de la préhistoire de la Pléiade. Elle n'en constitue pas moins un précieux complément d'information pour les lecteurs des *Essais* de Proust parus au printemps dernier et dans lesquels sont évoquées la préparation des *Pastiches et mélanges* de 1919 et l'extraordinaire énergie déployée par Proust au moment où Gaston Gallimard accueille son œuvre à la NRF.



[décembre 1918]

PS – *Lettre indispensable à lire jusqu'à la fin, la fin concernant non pas moi mais les absurdes bruits qui courent sur la fermeture de la NRF, absurdes mais que vous avez intérêt à connaître.*

Tendresses,

Marcel

Cher ami,

En recevant votre adorable lettre, comme je regrette la mienne partie hier ! Ce que vous me dites de l'impression d'amitié que je vous ai fait éprouver dans un monde desséchant (où Guiche lui-même, moins sensible que vous m'avait dit que l'atmosphère était irrespirable) m'a ému jusqu'aux larmes. J'ai regretté en vous disant les caractères trop fins de *Swann* de ne vous avoir pas remercié de leur beauté. Elle est si grande qu'elle produit le miracle de les rendre lisibles. J'aime tout de même mieux pour le premier *Swann*, et pour les suivants (car pour *l'Ombre des jeunes filles en fleurs* nous ne pouvons pas recommencer, naturellement) des caractères plus gros, fussent-ils moins beaux, et dussent la justification et l'épaisseur du papier y être un peu sacrifiées. Mais enfin *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* n'est pas, paraît-il (je ne peux juger par mes yeux) l'indéchiffrable grimoire que je croyais. J'ai prêté mon exemplaire à un ami, tout jeune il est vrai et pourvu de bons yeux, et il a lu tout, les quatre cents pages, *sans fatigue*. J'avoue que je serai un jour curieux de savoir si la Semeuse s'est amusée à ajouter des fautes au moment d'imprimer ou si ce sont des étourderies de moi, dues à ne pas avoir eu de secondes épreuves ! Mais je doute que j'aie écrit un tableau « silencieux » pour un tableau « licencié » et mes lecteurs s'étonneront de sorte que l'artiste qui a peint ce tableau ait le scrupule de le voiler, s'il n'est que silencieux ! Mon cher ami, je vais aborder très franchement avec vous le point sentimental dont vous me parlez. Il est d'autant plus délicat qu'il vise une personne pour laquelle nous avons d'ailleurs tous les deux les mêmes sentiments, à un degré différent bien entendu puisque elle est votre plus grande amie, et que je la connais à peine, ce qui n'empêche pas ma reconnaissante sympathie et mon attachement pour elle. Vous me dites que vous voulez que je me sente chez moi à la NRF et certes je n'en demande pas tant. Mais j'ai l'impression exactement contraire et cela n'est pas pourtant sans me causer des tristesses qu'un homme mobile, actif secouerait, précisément parce que souvent il pourrait se rendre compte que leur point de départ est faux, mais qui, isolé comme je vis, sans possibilité de contrôle, rendent mon travail, (ou plutôt l'attente du travail, puisque je n'ai toujours pas la matière de mon travail), assez mélancolique. Madame Lemarié est délicieuse, je suis confus de la peine qu'elle prend de se déranger pour moi. Je ne

peux vous dire toutes ses bontés. Mais j'attribue à sa façon de concevoir le culte dû au Dieu Gaston, (culte que je crois exercer aussi diligemment), ce qui d'une autre me sembleraient des cachotteries attristantes et en fin de compte nuisibles. J'ai grand scrupule à reproduire une conversation parce que au moment où je l'entendais et je prenais part, j'étais à cent lieues de savoir la réalité, et que n'y attachant alors aucune importance, je crains rétrospectivement de mal me rappeler. Pourtant ceci est à peine vieux de huit jours. Mme Lemarié était venue me voir, je lui dis dans une phrase incidente que je trouvais Grasset peu gentil de répondre quand on lui demandait des *Swann* qu'il n'y en avait plus, au lieu d'indiquer la NRF comme étant l'éditeur qui avait racheté les exemplaires. J'étais tellement persuadé, au moment où je racontais cela à Madame Lemarié, que la NRF avait encore une grande partie des exemplaires de *Swann* que je n'ai pas fait à la réponse l'attention qu'on prête dans un interrogatoire. Mais enfin elle m'a répondu à peu près que bientôt les exemplaires s'épuiseraient, qu'alors on ferait une nouvelle édition, que d'ici-là il se vendrait plus d'exemplaires que je ne croyais (car je craignais que vous ne puissiez les écouler tous). Aussi quand le même soir Beaumont et d'autres m'ont dit qu'ils avaient plusieurs fois demandé *Swann* à la NRF, et qu'on leur avait répondu que c'était épuisé, qu'il n'en restait pas un seul exemplaire, j'ai cru qu'il y avait eu seulement négligence de la NRF à ne pas vendre des exemplaires qu'elle avait. J'ai parlé de cela à Madame Lemarié et alors j'ai appris la vérité qui m'avait été cachée, à savoir que *Swann* était entièrement épuisé, qu'il n'en restait pas un seul exemplaire. Cet épuisement total des *Swann* est-il ancien ou récent, je ne sais, en tous cas il est antérieur à ma conversation avec Madame Lemarié où elle m'avait dit que cela s'écoulerait plus vite que je ne croyais. Il me semble donc que dans ce cas, j'ai été un plus mal traité qu'un auteur qu'on se contenterait de ne pas informer de la vérité en ce qui concerne ses livres. Je n'en ai pas parlé à Madame Lemarié, je lui ai dit incidemment que quelque chose me faisait de la peine, que je préférerais adoucir en le lui disant de vive voix. La même chose s'est reproduite plusieurs fois, notamment deux fois en ce qui concerne *Pastiches et mélanges*. La deuxième fois est insignifiante mais dans son insignifiance même, tourmente un peu, quoi que moins que le reste. Madame Lemarié avait choisi pour *Pastiches et mélanges* des caractères que je trouvais un peu gros, mais je m'étais entièrement incliné quand j'ai vu la finesse (d'ailleurs ravissante, qui m'a désolé premier jour mais que ceux de mes amis admis à parcourir *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* louent tellement que je pense qu'ils ont raison) j'ai insinué à Mme Lemarié que pour deux volumes qui paraîtraient le même jour le contraste serait peut-être bien grand et qu'il y aurait avantage, puisque par suite d'incidents que je déplore et critique, *Pastiches et mélanges* n'étaient pas commencés, il y aurait avantage à prendre des caractères moins gros. (Je commence par vous dire que de ce point je n'ai nullement insisté et que j'ai immédiatement dit à Madame Lemarié de s'en tenir aux gros caractères qu'elle avait choisis). Elle a donc toute satisfaction puisque je garde *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* tel que c'est, en fin, de *Pastiches*, tel que ce sera en gros. Mais dans le premier moment elle a donné comme argument qu'il y avait déjà 150 pages (ou plutôt je crois 250) de *Pastiches* de tirées et que ce serait tout à recommencer. Étonnement de ma part et je dis à Mme Lemarié : « Puisque il y a 250 pages de tirées, pourquoi n'ai-je pas reçu encore une seule page d'épreuves ? ». Or en réalité je n'avais pas reçu une seule page d'épreuves parce qu'il n'y avait rien de tiré du tout. Je suis désolé d'avoir l'air d'un auteur pointilleux (et c'est sans doute cela qui me fait traiter comme un enfant qu'on gâte mais à qui on cache la vérité) et je suis navré quand Madame Lemarié me dit qu'il y a pour dix mille francs de marchandise que la NRF pourrait vendre si je laissais paraître *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, sans

attendre *Pastiches* et le premier *Swann* et que vos bénéfiques en sont retardés. Mais je n'ai pas dit que les miens l'étaient d'avantage encore et que d'ailleurs nos intérêts en tout ceci sont les mêmes. En ce qui concerne *Pastiches* il a toujours été convenu qu'ils paraîtraient en même temps que *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, et de plus comme au dos de la couverture de ce livre (*À l'ombre des jeunes filles*) il y a : Vient de paraître : *Pastiches et mélanges*, ce serait une mauvaise combinaison que celle qui aurait pour effet qu'on demandât en vain un livre dont il est dit qu'il « vient de paraître ». Je suis plus pressé que personne que mes livres paraissent, je vous assure, mais il ne faut pas que cette hâte fasse faire des folies. Ne croyez-pas que je sois moins nrliste dans l'âme, je vous ai dit dans ma dernière lettre (pas celle à laquelle vous répondez, une autre qui malheureusement n'a pas été je crois recommandée, mais je pense que vous l'avez eue tout de même) que j'étais sourd aux plus captieux appels de la Sirène de Cocteau qui publie en ce moment de très jolis livres. Et pour les *Pastiches* à combien d'éditeurs ne les avais-je refusés ! D'autre part je suis navré d'avoir l'air de formuler des griefs contre Madame Lemarié à qui je dois au contraire une grande reconnaissance. Mais abandonné par Mlle Rallet qui a émigré je ne sais où, n'osant pas sans vous en référer prendre l'ombre d'une décision, trouvant bien difficile de vous en référer à distance, jugeant que suis avant tout la personne à ne pas consulter, elle est un peu affolée, d'où les malentendus qui n'altèrent en rien ma respectueuse gratitude pour elle mais qui évidemment ne créent pas l'impression que vous dites de « me sentir chez moi à la NRF ». Cela je ne peux pas le dire. Cher ami vous me demandez un *Swann* et Madame Lemarié en est ravie car elle ne voulait pas choisir des caractères elle-même, et l'imprimeur américain tranche tout. Je vous envoie donc un *Swann* où un ami à moi avait autrefois corrigé quelques grosses fautes d'impression (pas toutes !), corrections dont naturellement vous tiendrez compte. Seulement comme cet ami ne connaissait rien à la manière d'indiquer les corrections, elles peuvent paraître obscures (je suis convaincu que non). En tous cas si par hasard en certains cas il y avait doute, il n'y aurait dans ces cas-là qu'à s'en tenir au texte ancien qui même fautif, a plu. Ainsi par exemple page 400 il y a un trait dont je ne comprends pas le sens. Il n'en faut tenir aucun compte, car s'il rayait les lignes sur lesquelles il passe par je ne sais quelle fantaisie, ce serait désastreux. De même j'avais sur cet exemplaire, noté pour moi-même quelques corrections (hélas les moins importantes). Si elles sont illisibles, il vaut mieux ne pas en tenir compte. En revanche deux corrections indiquées *ne peuvent* être omises. Ce sont celles qui remplacent le nom Chartres (mis au courant de la plume quand j'écrivais et que j'avais oublié d'effacer sur les épreuves) une fois par Laon, une autre fois par Reims. À la rigueur on pourrait ne pas mettre de nom de ville du tout (mais la phrase serait moins claire) mais Chartres situe Combray qui est dit dans le voisinage beaucoup trop dans le sud et cela gênerait infiniment pour les derniers volumes. Cher ami je ne sais si je vous redis tout le temps la même chose car je m'y suis repris à tant de fois pour écrire cette lettre que je ne sais plus du tout ce que j'ai dit au commencement, si en revanche je sais très bien ce que je pensais. Du moins je vous écris paisiblement puisque je n'ai pas d'épreuves à corriger, n'en ayant pas encore reçu une seule de *Pastiches et mélanges*, et les six petits feuillets que j'avais corrigés *du Côté de Guermantes* ne valant plus rien, puisque nous prendrons des caractères plus gros. À cet égard je voudrais que vous vous hâtiez. *Surtout* ne faites pas venir en Amérique mon manuscrit *du Côté de Guermantes* qui est à la Semeuse, ou il pourrait se perdre. J'aimerais encore mieux garder pour ce volume-là des caractères aussi fins que pour *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, plutôt que de risquer le voyage du manuscrit en Amérique ce que je ne veux à aucun prix. Mais il me semble qu'il peut y avoir un moyen terme et que vous pouvez charger un du Bos,

un Rivière ou un autre, de choisir des caractères, mais vite. Puisque la Semeuse depuis six mois n'a rien commencé, et que Mme Lemarié a arrêté après les six premières pages, cela ne retardera pas beaucoup. J'aurais un surmenage terrible à corriger quatre volumes à la fois (dont deux sont très à remanier). Mais avant tout il faut aboutir. Si vous voyez l'impossibilité de charger Rivière ou du Bos (ou tels autres car je choisis ces noms au hasard) de cela, et puisque Mme Lemarié dit qu'elle est incompétente, je me résigne à ce que vous fassiez faire le *Côté de Guermantes* aussi fin que *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*. Cher ami j'ai encore mille choses à vous dire mais je suis trop fatigué. Il serait fou que vous revinsiez pour moi, j'entends pour mes livres. (Car pour moi les nouvelles choses dont je vous ai parlé dans mon existence ne me permettraient de vous voir que assez rarement). Mais voulez-vous me permettre de me mêler de ce qui ne me regarde pas et de vous dire une impression (dont vous ne tiendrez que le compte que vous jugerez bon) ? En vous écrivant cette lettre, je trouvais insensé (et ne supposais d'ailleurs pas un instant que vous le disiez sérieusement) que vous revinsiez pour moi. Mais cette lettre plus que finie je suis allé tout à l'heure à une petite fête chez la Princesse Murat, fête où il y avait des artistes surtout. Comme on parlait de la Sirène et que quelqu'un parlait de la NRF des gens ignorants ou ennemis ont répondu : « Mais la NRF n'existe plus. Gallimard a renoncé à la maison d'édition. Il a préféré la carrière de directeur de théâtre en Amérique. Il n'y a plus à la NRF qu'une dame qui vient quelquefois une heure à la NRF a pour mission d'écouler pour quelques semaines encore ce qui peut rester en magasin ». Heureusement que j'ai entendu, et je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle violence je me suis élevé contre ces absurdités. Mais cependant malgré la rage, qu'au moment cela m'a donnée, j'ai été content d'avoir, par miracle, été là. J'ai pensé en rentrant : « J'ai tort, même en le faisant dans le sens altruiste, de me placer à mon point de vue et de conseiller à Gallimard de rester en Amérique. S'il n'y a vraiment que Madame Lemarié à la NRF (ce que j'ignore, je n'y suis jamais allé), on n'aura pas l'impression que "cela continue" ». (Par cela j'entends la NRF, nullement *Swann*). Ceci dit sans porter atteinte à l'admirable bonne volonté de Madame Lemarié. Cher ami je suis trop fatigué je vous quitte, je ne sais si vous appréciez mon idée d'exemplaires de luxe variés pour chaque livre (même pour le premier *Swann* je pourrais faire faire par exemple un portrait de moi par Sert). Il faudrait qu'ils fussent très chers et compensent un peu tous mes déboires. J'enrage en pensant que mes ruses d'apache pour retarder indéfiniment mon imbécile préface au charmant livre de Blanche sur Fantin-Latour etc., sont à bout et qu'elle va paraître avant mon œuvre ! Quel désastre. Quant au feuillet on ne s'ose tout de même plus maintenant le donner car je pense qu'en un mois vous aurez fait tirer le premier *Swann* (ne demandez pas d'épreuves naturellement) et dès que j'aurai celles de *Pastiches* sans en demander des secondes je donnerai le bon à tirer, de sorte que dans un mois on peut mettre en vente le premier *Swann*, *Pastiches* et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* qui lui est entièrement prêt. Mais il faut prendre des mesures énergiques pour les trois suivants. Votre lettre m'a fait vous aimer plus encore. De cœur à vous.

Marcel Proust

Cette lettre a été publiée dans *Jean Paulhan et ses environs. Cahier de la Société des lecteurs de Jean-Paulhan*, nouvelle série, n° 10, 44e année, 2022. Elle y est suivie d'un double post-scriptum qui aurait dû être rattaché à la lettre 128 de la correspondance (Marcel Proust à Gaston Gallimard, [21 décembre 1919]).

L.-F. Céline, *La Volonté du roi Krogold.*

La première séquence du manuscrit retrouvé.

Les manuscrits retrouvés en 2021 confirment l'importance aux yeux de Céline de la « légende » du roi Krogold, dont la rédaction semble s'être étalée sur plusieurs années. Céline proposa en vain ce projet à Robert Denoël, en inséra des éléments dans *Mort à crédit* ainsi que – on le sait à présent – dans *Guerre* et dans *Londres*, et continua sans doute à y travailler.

Nous disposons désormais d'un dactylogramme intitulé *La Légende du roi René* et d'un manuscrit autographe postérieur, titré *La Volonté du roi Krogold*. Les deux documents, diversement incomplets, relèvent du même projet. Le dactylogramme est corrigé de la main de Céline. Manquent plusieurs de ses premières séquences, dont la toute première. Mais un feuillet de cette première séquence a été inséré dans le manuscrit retrouvé de *Mort à crédit*, à l'endroit où il est question de Krogold. Il propose une version ancienne de la mort du prince Gwendor, rival malheureux du roi Krogold.

Nous publions ici la version la plus avancée dont nous disposons pour la mort de Gwendor : la première séquence du manuscrit, intégralement transcrite. Un feuillet autographe conservé avec le dactylogramme et procurant le sommaire de l'ouvrage indique que cet épisode (« Mort Gwendor 1 ») constitue bien le début du texte.

Les pages retrouvées de *La Volonté du roi Krogold* paraîtront en édition séparée en avril 2023, avant d'être reprises dans la Pléiade.

À la fin du jour la victoire appartenait au Roi. L'on vit encore longtemps à l'horizon la cavalerie royale battre la campagne, à grands renforts de lances, pourchasser jusqu'aux forêts les derniers fuyards.

L'armée du Prince débandée, dispersée, se faisait sabrer par lambeaux. Tout au soir les clameurs des combats, les hurlements de la mêlée tournèrent en énorme et lourde plainte.

Puis le silence se fit près de la nuit étouffant tour à tour cris et râles de plus en plus faibles, de plus en plus sourds.

Les légions Scythes, ardentes, rageuses félines au combat, légères au terrain, n'avaient point tenu trois assauts, trois terribles charges des cavaleries posnanes. Elles avaient fondu sous l'ouragan.

De l'autre côté du fleuve l'ombre montait à présent dans la vallée, recouvrant tout. Une énorme houle de clameurs et de râle déferla de nouveau à travers toute la plaine, l'immense agonie d'une armée. Victorieux et vaincus rendaient leurs armes comme ils pouvaient à grandes souffrances.

Gwendor le Magnifique, grand margrave des Scythes, Prince de Christianie, perdit son sang jusqu'à l'aube. Une lance posnane entrée par le cou lui transperçait le corps, lui saillait du flanc par une énorme blessure. Il râlait ainsi empalé, culbuté, planté en terre. Tous ses preux abattus gisaient autour de lui hoquetants, convulsés en d'horribles grimaces.

À l'aube la mort fut devant lui.

« Viens ! C'est l'heure !

– Quelle heure ?

– L'heure du sommeil Gwendor.

– Méprise Ô mort ! Méprise comique ! En vérité ! tu me trompes ! Je suis jeune ! Je n'ai pas l'âge des ténèbres ! Tout est lumière pour moi ! de gloire ! de feu ! de vengeance !

« À moi ? Mort ? À moi cet affront ? L'affront doit être vengé ! Mes armes ! »

Il se débattait encore à grands cris.

« Un jour ! Mort ! Un seul jour ! Rends-moi tout un jour ! Un véritable jour ! Ma gloire, mon honneur ne demandent qu'un seul jour pour tout effacer ! Reprendre mon destin ! Dieu le sait ! Les Princes de mon sang, tu le sais bien aussi, n'ont pas qu'un seul courage ! Qu'une seule vaillance ! Blasphème ! Imposture ! Qu'une seule fortune à leurs armes comme ces vilains en tas, la racaille, les goujats mercenaires ! Les capitaines d'aventures !

« Le moment est mal venu d'être plaisante ! Ils en possèdent vingt, cent, mille fortunes ! Courages en leur valeur ! Dieu le sait ! Tu le sais aussi ! Voleuse ! Mieux que personne !

« Emporte Ô Mort ! Tu dois me faire plaisir, vingt, mille, cent mille de ces goujats, tout à l'entour navrés, là vautrés dans leur trépas ! Emporte-moi cette canaille ! Rends-moi pour le prix de ce marché loyal un jour de vie ! Un seul jour !

« Tu ne veux pas ? Ils t'appartiennent, Je te les donne tous ces vilains !

« Que risques-tu ? Tant d'autres sont là déjà tout gigotant, au seuil des batailles, impatients de leur tour, tout frémissants de l'enthousiasme des charniers ! Ce sera la plus parfaite félicité, le couronnement de tous leurs vœux que tu les emportes tous !

« Ils te désirent comme le petit enfant désire Noël ! Ils te chantent, ils te supplient jour et nuit d'arriver au plus vite ! Tè voici ! Je ne t'ai jamais demandé ! Ils vont passer comme à la fête d'une saoulerie de vin dans la bombance de tuerie.

« Tout est magique pour le peuple. Ils s'assassinent dans un rêve. Quel plaisir ils vont ressentir à se donner âmes et boyaux, pour rien, vers rien, en rien. Ils pourrissent déjà les héros si gentiment un peu partout dans cette immensité... Mais laisse-moi... Tu me dois bien cela.

« Un jour... deux jours... pour relever ma fortune... »

– Non, c'est toi que je veux Gwendor... Ferme les yeux... Ferme bien les yeux... Me comprends-tu ?

– Je te comprends Ô Mort...

« Dès l'aurore de cette journée, dès l'alouette... j'ai reçu ton message... j'ai senti dans mon cœur, dans mon bras aussi, dans les yeux de mes amis, dans le pas même de mon cheval, un charme triste et lent qui tenait du sommeil. Mon étoile venait de s'éteindre entre tes mains d'ombre et de peur... Comme est lourde à porter, Ô Mort, la honte d'une défaite... »

« Atroce est le supplice d'une âme déçue... d'un chevalier que son épée trahit, déshonore.

« Aucune douleur ne se peut comparer... Les plaies du corps ne sont rien... La vie n'est rien... »

« L'âme est, Ô Mort... Prête-moi mon âme encore un jour ou deux... Ce corps ira bien tel quel un jour ou deux... avec quelques étoupes... quelque vin bien chaud... Là, par cette plaie qui me tourmente le flanc tu ne veux pas me rendre un peu de souffle ?

« Que je puisse un jour ou deux reprendre mes armes... mon épée surtout... mes capitaines... mes goujats... attrouper mes Scythes... Ah ! Je te promets mirifique récolte ! Tiens ! Deux fois cent mille morts comme tous ceux-ci épars... Bien plus rouges !... plus noirs !... plus verts !... mieux tailladés de mille façons !... Dodus ! Plus pourris !... »

« Tu ne vas saisir ici qu'un pauvre Prince ! Quel butin ! Honteux ! Navré ! Trahi ! Tout défait de noblesse devant Dieu et devant ses ennemis !

« Deux petits jours donne-moi... »

« Deux petits jours et tu viens me reprendre tout fier Seigneur, tout glorieux de son sang, de

sa vengeance, de ses amours !

« [Qui fut ?] vainqueur enfin... Seigneur triomphant et tout honneur pour ton empire !

« Que dis-tu ? Non ? Je te promets tiens, au surplus le cadavre tout bouillant, tout écumant de lutte, paré de pourpre et d'or... du Roi Krogold ! Haut et puissant et damné monarque de toutes les marches de Tierlande !

« N'est-ce rien ? N'es-tu point alléchée ? Le cœur le plus funeste, le plus méprisable de la chrétienté ! Plus barbaresque que Barbare ! Maudit ! Charogne bien plus repoussante que tous ceux que tu convoites ! Béni de Dieu celui qui le dépèce au pied de son trône ! Je m'en charge !

« Un jour ou deux !...

« Lui retourner toute la peau maudite comme gantelet de velours vivant par-dessus sa couronne ! Le pernecieux groin Diabolicorum ! Tout l'enfer pour lui ! Tout seul !

« Tu hésites encore ! Écoute !! Lâcheté ! Conarde ! Les esprits m'ont trahi ! Pourquoi ai-je à l'instant où je développais mes hommes, mes archers vivaces sur le haut terrain, soudain tout oublié la prière du bon frère Hiéronime ? Ces paroles souveraines ? Qui me trahissait au moment ? Paroles souveraines ! Un sort m'était jeté ? Qui m'a trahi ? Tu le sais ! Je veux savoir ! Je ne te suivrai pas ! Pourquoi l'ai-je oubliée ? Au fort de la bataille je ne la savais plus ! La fortune pouvait encore retourner en mes armes !... Dissipée ! Un songe ! Une prière ! Il suffisait à ce moment, je le sais bien, de la réciter mot [à mot *biffé*], sincère avec le vœu de croisade et tout était sauvé. Les archanges volaient à notre secours...

« Les premiers mots m'arrivent à présent. Écoute.

Turburum... Deorum...

Tenebrum... Lux ! Feliciam... Il me souviendrait de tout... Le moment est passé... Comme j'ai mal !... Tout m'avait abandonné... Le souvenir du verset magique...

« Celui qu'Excelras le Devin m'avait cousu dans mon manteau de sacre... Je l'avais fait pendre d'abord, crois-moi si tu veux, l'Excelras, pour une nuit blanche, dans la forêt d'[Abucrave ?], pour la preuve de son pouvoir. Haut et le plus court, je m'en suis assuré moi-même. Dépendu, il s'est mis tout de suite à courir autour de mon cheval, à me vénérer.

« Il ne s'est jamais mieux porté, l'Excelras.

« Juste un petit peu de loucherie qu'il n'avait pas auparavant. Il a gravé dans le cœur d'un chêne pour moi le serment magique. Il savait tout Excelras... son verset je l'aurais jeté dans la bataille au moment où mes hommes défilaient, m'aurait attiré le démon, voué mes armes et mes hommes au démon, mais il fallait le diable à la fin de cette journée pour faire chanceler Krogold !

« Un pacte ! Un pacte avec le diable ! Tout !

« Tu m'entends ! Le pacte !

« Cent mille démons pour dépecer ce porc de pourpre !...

« Le livre d'Excelras tu le connais ! Tout est écrit !... Un livre énorme ! Un moment plus lourd que mon cheval ! Un autre temps plus léger que la plume ! C'est le charme ! Tout est écrit... Le livre du devin... La magie d'Excelras est sûre, certaine... Je l'ai pendu tout un jour et puis une nuit et puis encore un jour... après je l'ai laissé courir... C'est un damné surnaturel !...

« Son livre ne peut se lire qu'aux étoiles... à la clarté de la lune déjà tous les caractères se brouillent. Au jour les lettres ne se lisent plus, toutes les pages sont noires... il faut les étoiles... c'est le livre du destin. Il me l'avait bien gravé tout en venin d'araignée sur une fibre de roseau... Tout le placet...

« Qui me l'a dérobé ?... J'ai tout oublié... Mon serment aussi...

« J'avais juré de revenir glorieux, redoutable et tout soumis d'amour à la plus chaste, la plus divine des créatures du ciel et de la terre...

« Wanda me pardonneriez-vous ?

« J'allais vaincre son père pourtant, m'allait-elle pardonner ?...

«Je meurs c'est mieux ainsi... Il vaut mieux que je parte... Triste et navré seigneur à mille trépas souffrant...

«Que puis-je Ô Mort ?...

«Dois-je avant de partir lui renouveler mon serment ?... est-ce fort aimable...

«Son père m'a fait périr... Sa victoire est maudite... venue des sortilèges...

«Dieu ne veut pas cela... Tu te trompes Ô Mort. Tu dois me laisser encore un jour pour vaincre le porc maudit.

– Je ne me trompe jamais.

– Un seul jour. Une seule matinée... un seul matin... une seule bataille... Une éternité de silence n'adoucira pas mon remords. Je veux bien retomber pourrir parmi ces pauvres vilains, sans honneur, sans lumière, sans un petit mot de blasphème, mais laisse-moi deux jours vivre...

– Tu ne peux plus rien demander Gwendor... tu ne peux plus rien prendre... Les temps sont venus... me voici... Je t'aime Gwendor...

– Non pas toi ! Je savais le secret des choses... tu ne serais pas venue... Je t'aurais bien fait déguerpir... Tu ne serais pas si arrogante... Si je ne l'avais oublié... le mot du secret... J'aurais remporté la victoire... J'aurais chassé, écrasé Krogold, il serait depuis ce matin dans les charmes... J'aurais ravi sa fille. Va-t'en ! va-t'en !

– Ferme les yeux ! Tous les secrets sont là Gwendor, je t'aime Gwendor ! Je t'aime plus doucement, plus tendrement que tous les autres...

– Je ne veux pas de toi.

– Moi je t'aime Gwendor... C'est tout. Viens !... Tes soldats ne t'aimaient pas... tes capitaines t'enviaient... tous... tes paysans ne pensaient qu'à ton trépas... tes marchands ne pensaient qu'à tes conquêtes pour se ruer, piller à ta suite... tes amis ne songeaient qu'à te dépouiller.

– Wanda m'aimait bien elle... très tendrement...

– Nous saurons tout cela dans les songes Gwendor... plus tard... bien plus tard... dans les temps du tombeau... si ta fiancée te chérit encore... lorsque tu ne seras plus... longtemps... bien longtemps... Nous verrons Gwendor si l'amour refléurait dans la tombe... sous le froid oubli... si les serments valent toujours... tu verras de quelle chanson la mort se berce... du malheur des amants... de la peine des serments tenus... des amours arrachés aux cœurs... Tu sauras de quels parfums les plus tenaces s'enivre la mort au jardin des roses défuntes... Tu entendras la belle histoire qui berce...»

Gwendor se débattait, résistait atrocement, arquebouté sur la lance qui le transperçait, il essayait encore de s'arracher au sol, en vain.

«Un peu de souffle Ô mort !

«Je t'en supplie ! Je suis trahi ! Tu le sais !

«Un peu de souffle ! Voleuse ! Le souffle d'un instant !»

Il étouffait, hoquetait, implorait...

«Non Gwendor ! Non ! Le souffle n'appartient qu'aux oisillons les plus frêles, les plus égarés de ma prairie et les emporte au ciel... Ainsi Dieu le veut ! Ainsi vivent pour Dieu tous les oiseaux et les âmes !

«Viens Gwendor !... nous sommes en retard.

«Déjà te voici plus léger...»

Et la mort tout doucement saisit le prince.

Son poids s'était échappé... et il ne se défendait plus.

Un beau rêve l'emporta, le rêve qu'il faisait quand il était petit, dans son berceau de fourrures. Dans la chambre des héritiers, près de sa nourrice la Morave en haut, tout en haut du beffroi dans le château du Roi Krogold.



Charlotte Brontë

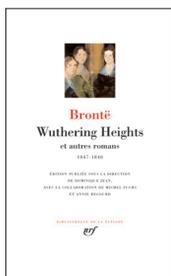
Shirley – Villette

(1849-1853)

Paru en septembre | Traductions nouvelles

Avec le succès de *Jane Eyre* (1847), Charlotte Brontë, devenue une romancière à part entière, doit renoncer à l'anonymat de son nom de plume ambigu, Currer Bell. L'élaboration de son nouveau roman sera douloureuse : en l'espace de huit mois, Branwell, Emily et Anne disparaissent. Seule survivante d'une exceptionnelle fratrie d'écrivains, Charlotte se consacre à la rédaction de *Shirley*, qui paraît en 1849. Elle y remonte à l'époque des révoltes luddites qui embrasèrent le Yorkshire en 1811-1812 ; alors que la révolution industrielle est en marche, les ouvriers du textile s'insurgent contre la mécanisation. Deux héroïnes antinomiques et pourtant amies se disputent l'attention de Robert Moore, propriétaire d'une fabrique de draps : Shirley Keeldar, héritière cultivée et fouguese, et Caroline Helstone, orpheline douce et timide ; la première est inspirée d'Emily, la seconde d'Anne. Le roman, qui voit resurgir les héros des œuvres de jeunesse (Napoléon, Nelson et Wellington), oscille entre un réalisme social ténu et un registre sentimental contenu. Il propose de magnifiques portraits de femmes cherchant leur place dans l'Angleterre victorienne et patriarcale.

Pour son dernier roman publié, *Villette* (1853), Charlotte fait appel à des souvenirs personnels, liés à son séjour à Bruxelles, en 1842-1843, qui lui avait déjà inspiré *Le Professeur* (1847), lequel ne trouva jamais d'éditeur de son vivant. Élève puis enseignante dans un pensionnat tenu par Mme Heger, elle avait été séduite intellectuellement par Constantin Heger, qui donnait des cours de rhétorique dans l'établissement de son épouse. Elle transpose cette expérience d'amour malheureux dans le personnage de Lucy Snowe, qui s'éprend d'un confrère revêché. George Eliot considérait ce roman autobiographique comme encore plus réussi que *Jane Eyre*. Certains critiques ont néanmoins jugé « pervers » l'humour de la romancière, mais le ton caustique et la vivacité extraordinaire de la langue en font aujourd'hui le charme, d'autant qu'ils sont associés à un mélange savant de réalisme et de gothique – mais un gothique d'artifice, objet de moquerie. *Villette*, qui fait la part belle aux non-dits et aux ellipses, jusqu'à un dénouement laissé à l'interprétation du lecteur, est un roman troublant de modernité.



• Édition publiée sous la direction de Dominique Jean, avec la collaboration de Véronique Bégain et Laurent Bury. Ce volume contient : préface de Laurent Bury, chronologie (1847-1855), avertissement ; *Shirley* ; *Villette* ; notices et notes, bibliographie. Numéro 664 de la collection.

Également disponibles : « *Jane Eyre* » précédé de « *Œuvres de jeunesse* », 1826-1847 (n° 542) ; « *Wuthering Heights* » et autres romans, 1847-1848 (n° 486).

Shirley, extrait du chapitre XX.

La maisonnée s'activait enfin ; les domestiques étaient debout ; en bas, on ouvrait les volets. Caroline, en quittant sa couche, qui n'avait été pour elle qu'un lit d'épines, ressentit ce regain d'énergie que le retour de la lumière, de l'action, procure à tous, sauf à ceux qui sont totalement désespérés ou effectivement mourants. Elle s'habilla, comme à l'accoutumée, avec soin, s'efforçant d'ordonner sa coiffure et son vêtement de façon à ne rien laisser voir au-dehors du sentiment d'abandon qui lui serrait le cœur. Elle parut aussi fraîche que Shirley quand toutes deux furent habillées, n'était que Miss Keeldar avait le regard débordant de vitalité et Miss Helstone l'œil languide.

«Aujourd'hui, j'aurai beaucoup de choses à dire à Moore» : tels furent les premiers mots de Shirley, et il était clair, à voir son visage, que la vie était pour elle pleine d'intérêt, d'attentes et d'occupation. «Il faudra le soumettre à un contre-interrogatoire, ajouta-t-elle. Il s' imagine sans doute s'être montré bien plus malin que moi et m'avoir attrapée. C'est ainsi que les hommes en usent avec les femmes ; ils cherchent toujours à leur dissimuler le danger, pensant, je suppose, leur épargner de souffrir. Ils s'imaginaient que nous ignorions où ils étaient vraiment cette nuit. De notre côté, nous avons la certitude qu'ils n'avaient guère d'idée de l'endroit où nous nous trouvions. Les hommes s'imaginent, je crois, que la cervelle des femmes est plus ou moins semblable à celle des enfants. Mais là, ils se trompent.»

Elle avait dit cela, debout devant la glace, tout en tournant entre ses doigts les mèches d'une chevelure naturellement ondulée pour former des boucles. Elle reprit de nouveau ce thème cinq minutes plus tard pendant que Caroline lui agrafait sa robe et lui nouait sa ceinture.

«Si les hommes nous voyaient comme nous sommes vraiment, ils seraient pour le moins stupéfiés ; mais les hommes les plus intelligents, les plus pénétrants se bercent souvent d'une illusion au sujet des femmes ; ils ne les voient pas sous leur vrai jour ; ils se méprennent sur leur compte pour le bien comme pour le mal. Pour eux, une femme vertueuse est une chose bizarre, moitié poupée, moitié ange ; leur méchante femme est presque toujours un démon. Et puis les entendre s'extasier devant leurs créations mutuelles, vénérer l'héroïne de tel poème, tel roman, tel drame, la trouvant belle, divine ! Belle et divine, c'est bien possible, mais souvent complètement artificielle... Fausse comme cette rose, là, sur mon plus beau chapeau. Si je disais tout ce que pense sur la question, si je donnais vraiment mon opinion sur certains personnages féminins de tout premier ordre dans certains ouvrages de premier ordre, où me retrouverais-je ? Lapidée dans la demi-heure sous un cairn de pierres vengeresses.

— Shirley, vous jaccassez tellement que je n'arrive pas à attacher vos agrafes. Arrêtez de bouger. Et puis après tout, les héroïnes des hommes valent bien les héros des femmes.

— Pas du tout. Les femmes voient plus clair dans les hommes que les hommes dans les femmes. Je le démontrerai dans un article pour un magazine un jour où j'aurai le temps. Seulement, jamais on ne le publiera. Il sera poliment refusé "avec nos remerciements" et le manuscrit laissé à ma disposition chez l'éditeur.

— C'est probable. Vous ne pourriez pas écrire quelque chose d'assez intelligent ; vous ne savez pas assez de choses ; vous n'avez pas fait d'études, Shirley.

— Dieu sait que je ne peux pas vous contredire, Cary ; je suis d'une ignorance crasse. Toutefois, mon seul réconfort, c'est que vous n'êtes guère mieux lotie.»

Traduit de l'anglais par Dominique Jean.



Spinoza

Œuvres complètes

Paru en octobre | Nouvelle édition

Composé de traductions nouvelles ou récentes, ce volume établit sur de nouvelles bases le corpus des *Œuvres complètes* de Spinoza et y ajoute des appendices substantiels qui apportent un précieux éclairage sur une trajectoire intellectuelle sans équivalent, ainsi que le *Précis de grammaire de la langue hébraïque*, œuvre du philosophe recueillie par ses amis dans ses *Opera posthuma* et qui révèle la figure méconnue d'un Spinoza grammairien.

Malgré la difficulté de son « ordre géométrique », l'*Éthique*, œuvre majeure de Spinoza, publiée posthume en 1677 et qui éclipse si souvent les autres traités, fascine. Comment, après avoir acquis la langue des lettrés, un latin sûr et précis, une bonne culture classique, ainsi que les outils conceptuels de Descartes, ce jeune Juif de la communauté portugaise de Hollande, frappé en 1656 par un anathème rabbinique, en vient-il à quitter la voie cartésienne et à tracer son propre chemin ?

Le *Traité de l'amendement de l'intellect* et le *Court traité* (1661 ?) aident à le comprendre. Spinoza y énonce déjà ce qui sera son fil conducteur : « rechercher s'il y aurait quelque chose qui fût un vrai bien », « qui pût se partager » et qui permette de jouir « d'une joie continuelle et suprême pour l'éternité ». Si la « manière géométrique », à laquelle il s'essaie dans *Les Principes de la philosophie de Descartes* (1663), s'impose à lui, c'est qu'on ne démontre que le vrai, qui du même coup démontre que le faux est faux. L'homme pense, et il existe un moyen de le faire penser à coup sûr dans un certain sens : démontrer.

Avec le *Traité théologico-politique* (1670), Spinoza devient du jour au lendemain le prototype haï de « l'athée méchant homme », car s'il fait de l'« union en Dieu » la seule voie de la béatitude, son Dieu se distingue radicalement de celui qui n'est qu'un outil de pouvoir servant à manœuvrer le peuple par l'espérance et par la crainte, et à le tenir ainsi assujéti. L'*Éthique*, qui met le salut à portée de main, *via* l'intelligence, n'arrangera rien : théologiens et philosophes, comprenant qu'elle n'est qu'une autre bible, sans majuscule, s'emploieront dans toute l'Europe à en réfuter la doctrine — non sans se laisser parfois séduire par elle, chemin faisant.

La béatitude est une affaire privée, mais la concorde générale, la société heureuse, dépendent de conditions tout autres. Elles seront l'objet du *Traité politique*, resté inachevé, mais complément indispensable de l'*Éthique*.

• Édition publiée sous la direction de Bernard Pautrat, avec la collaboration de Dan Arbib, Frédéric de Buzon, Denis Kambouchner, Peter Nahon, Catherine Secretan et Fabrice Zagury.

Ce volume contient : préface, chronologie, note sur la présente édition. — *Traité de l'amendement de l'intellect* ; *Court traité* ; *Les Principes de la philosophie de Descartes* suivi de *Pensées métaphysiques* ; *Traité théologico-politique* ; *Éthique* ; *Traité politique* ; *Correspondance* ; *Précis de grammaire de la langue hébraïque*.

— *Appendices* : « Inventaire après décès », « Préface de Jarig Jelles aux *Œuvres posthumes* », « Index des *Œuvres posthumes* », « La Vie de feu M. de Spinosa », « Préface de Sebastian Kortholt au *Livre des trois grands imposteurs* de Christian Kortholt », « Vie de B. de Spinosa par Jean Colerus ». — Notices et notes, bibliographie, index.

Numéro 108 de la collection.

Lettre de Spinoza à Hugo Boxel, entre le 14 et le 21 septembre 1674.

Homme très considérable,

Votre lettre reçue hier fut la très bienvenue, tant parce que je désirais avoir quelque nouvelle de vous que parce que je vois que vous ne m'avez pas tout à fait oublié. Encore que d'autres, peut-être, y verraient un mauvais présage, ou que ce sont les lémures qui vous ont fait m'écrire, moi, tout au contraire, j'y vois quelque chose de plus grand : je mesure que me peuvent être utiles non pas seulement les choses vraies, mais également les fariboles et imaginations.

Quant à savoir si les spectres, fantômes et imaginations existent, laissons cela de côté, puisqu'il vous paraît si étrange non pas seulement qu'on les nie, mais même qu'on en doute, surtout si l'on s'est trouvé convaincu par tant d'histoires que racontent Modernes et Anciens. La grande estime et le respect en quoi je vous ai toujours tenu, et vous tiens encore, ne souffrent pas que je vous contredise, et moins encore que je vous flatte. J'observerai un moyen terme : que vous vouliez bien, parmi tant d'histoires de spectres que vous avez lues, en choisir quelqu'une dont on puisse très peu douter, et qui démontre très clairement que les spectres existent. Car, à avouer le vrai, je n'ai jamais lu d'auteur digne de foi qui montrât clairement qu'il en existe. Et jusqu'à présent j'ignore ce qu'ils sont, et personne ne me l'a jamais pu indiquer. Il est pourtant certain qu'une chose que démontre si clairement l'expérience, nous devons bien savoir ce qu'elle est, autrement, nous avons beaucoup de mal à déduire d'une quelconque histoire l'existence de spectres ; ce que l'on en déduit, en somme, c'est qu'il existe quelque chose dont pourtant personne ne sait ce que c'est. Si les philosophes veulent nommer spectres les choses que nous ignorons, alors je ne nierai pas leur existence, car une infinité de choses m'échappent.

Enfin, Monsieur, avant que je ne m'explique plus avant en cette matière, dites-moi, je vous prie, quels genres de choses sont ces spectres ou esprits. Sont-ce des petits enfants, des idiots, des fous ? Parce que tout ce que j'en ai entendu dire convient à des insensés plus qu'à des sages, et, à l'interpréter au mieux, ressemble plutôt à des puérités, ou à des amusements d'idiots.

Avant de terminer, je ne vous dirai qu'une chose, c'est que ce désir qu'ont la plupart des hommes de raconter les choses, non pas comme elles sont en vérité, mais comme ils les désirent, se fait très aisément voir dans les récits de lémures, de spectres et autres semblables. La principale raison en est, je crois, que, comme les histoires de ce genre n'ont d'autres témoins que leurs narrateurs, leur inventeur peut à son gré ajouter ou enlever les circonstances qui lui semblent le plus commodes, sans crainte qu'on le vienne contredire ; et, en particulier, il les forge en sorte de justifier la peur qu'il a conçue des songes et des fantômes, ou même d'étayer son courage, sa foi et son opinion. Outre ces raisons j'en ai trouvé d'autres qui m'incitent à douter, sinon des histoires elles-mêmes, du moins des circonstances racontées, et qui, par suite, font extrêmement douter de la conclusion que nous nous efforçons de déduire de ces histoires. Je m'arrêterai là, jusqu'à ce que j'aie appris quelles sont les histoires qui vous ont tellement convaincu qu'en douter vous paraisse absurde, etc.



Philosophes taoïstes, I Lao zi, Zhuang zi, Lie zi

Paru en octobre | Nouvelle édition

• Textes traduits, présentés et annotés par Rémi Mathieu. Ce volume contient : introduction, chronologie, note sur la présente édition, tableau des transcriptions ; *Lao zi*, versions de Guodian, version canonique, appendices (*Taiji sheng shui*, *Vie de Lao zi*) ; *Zhuang zi*, appendice (*Vie de Zhuang zi*) ; *Lie zi* ; introductions, notices et notes, bibliographie, index des noms, index analytique. N° 283 de la collection.

Également disponibles : *Philosophes taoïstes, II : Huainan zi*, édition de 2003. Les deux volumes sous coffret illustré. Coffret illustré contenant le tome I et pouvant recevoir le tome II acquis par ailleurs.



En quête d'authenticité interne comme d'harmonie avec le monde de la nature, le taoïsme philosophique est sans nul doute la doctrine de l'Antiquité chinoise la plus étrangère au cynisme et à l'artifice sociétal. À l'inverse, il cultive un individualisme qui parfois confine à un égocentrisme dont le « perfectionnement de soi » est la face brillante et le « retour à soi » la face autocentrée d'une fascination pour la radicalité des origines. Cultivant avec une certaine emphase le mystère, il est la doctrine des lettrés retirés du monde, des poètes épris des couleurs de l'imaginaire inventif ou spontané, avant de devenir l'objet de croyances plus populaires, de divinités replètes de bienveillance ou de malignité. Le destin du taoïsme fut et demeure celui de la Chine, mouvant et souvent contradictoire, fermement implanté depuis vingt-cinq siècles dans les modes de pensée comme dans les us et coutumes d'une culture aussi libertaire qu'elle peut être autoritaire, séduisant par son nihilisme et son mysticisme, irritant par son antirationalisme provocateur, et si pertinemment chinois..

Rémi Mathieu.

La légende rapporte qu'au retour d'une rencontre avec Lao zi, Confucius le décrit à ses disciples comme aussi insaisissable qu'un dragon, « chevauchant les vents et les nuées ». On pourrait en dire autant du *dao*, « la voie » : l'impossibilité à l'appréhender est le gage de sa toute-puissance. Si Confucius employait déjà ce terme, c'est avec Lao zi, Zhuang zi et Lie zi (autrement dit : Lao tseu, Tchouang tseu et Lie tseu) que le *dao* prend une signification beaucoup plus large pour devenir à la fois un principe et un moteur. Avec eux naît « l'école du dao ». La primauté doctrinale de leurs trois textes ne s'est jamais démentie jusqu'à nos jours. Tandis que le *Lao zi* peut presque être considéré comme un traité prescriptif, le *Zhuang zi* propose une œuvre riche en couleurs et en figures fantasques, et le *Lie zi* un ensemble de récits où le merveilleux côtoie le quotidien. L'influence de ces trois œuvres est immense, y compris en Occident.

Cette nouvelle édition, qui propose des traductions nouvelles ou récentes, se compose de la première version connue à ce jour du *Lao zi* — elle était jusqu'à présent inédite en français — et de sa version canonique, de la version classique du *Zhuang zi* en trente-trois chapitres, et du *Lie zi* intégral en huit chapitres.

Ce volume forme désormais un diptyque avec le *Huainan zi* (tome II des *Philosophes taoïstes* dans la Pléiade), établi selon les mêmes principes en 2003.

Zhuang zi, II. « Discours sur l'équivalence des choses », extrait.

Qu Quezi demanda à Chang Wuzi : « J'ai entendu dire par notre vénéré Maître que l'homme sagace ne fait aucun effort pour s'occuper de quelque affaire, ne court jamais après le profit, comme il ne fuit jamais ce qui lui nuit. Il ne se réjouit pas d'être recherché et n'emprunte pas les chemins [déjà courus]. Il s'exprime sans parler et ne s'exprime pas en parlant, divaguant au-delà de la poussière du monde. Le Maître considère que ce sont là des propos ineptes. Mais moi, je vois que c'est là un comportement digne de la plus merveilleuse voie. Et vous, cher maître, que vous en semble ? »

Chang Wuzi répondit : « Huang di, "l'empereur Jaune", n'a lui-même rien compris à ce qu'il en avait entendu, alors comment Qiu [Confucius] pourrait-il y comprendre quelque chose ? Mais vous, vous allez vite en besogne. Voyant un œuf, vous imaginez déjà le coq qui commande à la nuit. Voyant un carreau d'arbalète, vous imaginez déjà la chouette rôtie. Je vais tenter de vous exprimer [mon point de vue] par des paroles excentriques. Comment ne les écouteriez-vous pas d'une oreille excentrique ? Associez-vous donc [aux deux cycles] du soleil et de la lune, liez-vous à l'espace-temps, fusionnez avec eux, installez-vous ainsi dans la confusion et le chaos jusqu'à considérer les domestiques comme des nobles. L'homme du commun s'échine à la tâche, alors que l'homme sagace semble aussi idiot qu'abruti. Il s'associe aux myriades d'années avec lesquelles il forme une unité aussi pure que parfaite. Toutes choses sont pour lui spontanément ainsi et, de ce fait, se contiennent mutuellement. Comment saurais-je si celui qui se réjouit d'être vivant n'est pas dans l'illusion et si celui qui hait la mort n'est pas comparable à qui, parti fort jeune de chez lui, a seulement oublié son chemin pour rentrer chez lui ? [...] Comment saurais-je si celui qui est mort ne regrette pas, finalement, la supplique de vie qu'il avait, au tout début, adressée ? Qui a rêvé qu'il buvait une coupe d'alcool se réveille en pleurs à l'aube. Qui a rêvé qu'il pleurerait part à l'aube tout joyeux pour la chasse. Au moment où l'on rêve, on ignore qu'il s'agit d'un rêve. On peut, de surcroît, faire interpréter son rêve au cours de ce rêve. C'est au réveil qu'on se rend compte qu'il s'agissait d'un rêve. Ce n'est que lors du grand réveil qu'on comprendra que tout cela n'est jamais qu'un grand rêve. Mais les idiots se croient toujours en état de veille, pensant savoir, dur comme fer, s'ils sont princes ou bergers. Comme tout cela est lamentable ! De fait, Qiu et vous, vous n'êtes jamais que des songes. Et quand je dis que vous n'êtes que des songes, c'est que je ne suis moi-même qu'un songe. Ces paroles, on peut certes les qualifier de « bizarrerie improbable ». Mais, dans cent mille ans, on rencontrera un homme de grande sagacité qui saura les expliciter. Toutefois, cette rencontre ne sera sans doute elle-même qu'éphémère. [...] »

Un jour, Zhuang Zhou rêva qu'il était devenu un papillon. Un papillon tout guilleret, content de son sort et suivant son seul caprice, ne sachant pas qu'il était Zhou. Soudain, il se rendit compte, tout surpris, qu'il était devenu Zhou. Mais il ne savait plus s'il était Zhou ayant rêvé qu'il était un papillon ou s'il était un papillon rêvant qu'il était Zhou. Car, entre Zhou et un papillon, il y avait pourtant bien une différence ! Or, c'était là ce qu'on appelle « la métamorphose des êtres ».



Histoire Auguste et autres historiens païens

Paru en novembre | Traductions nouvelles

En 313, Constantin, empereur chrétien, accorde la liberté de culte à toutes les religions ; nul ne sera plus contraint de vénérer l'empereur à l'égal d'un dieu. En 391-392, Théodose, empereur très chrétien, interdit les cultes païens. Le monde a basculé. Ce qui est en cause, ce ne sont pas seulement des croyances et des cultes, mais toute une civilisation fondée sur la *paideia* – la culture, les mœurs et les pratiques de la Rome éternelle. C'est en ce sens que les historiens réunis dans ce volume peuvent être dits païens : nourris à l'antique *paideia*, ils en partagent toujours les valeurs. Ils écrivent entre 360 et 394 (avant 408 pour l'auteur des *Vies et mœurs des empereurs*) sous les règnes de princes chrétiens, occupent des postes importants, proches du pouvoir, et, par force, s'avancent masqués.

De belles carrières restent ouvertes à ces lettrés, émules de Tite-Live, de Suétone ou de Tacite ; les empereurs chrétiens ne peuvent se passer d'eux. Les lois de 391-392 ne les réduisent pas au silence, mais ils sont assez lucides pour comprendre jusqu'où ils peuvent aller dans leur éloge du passé. La plupart évitent prudemment de parler du christianisme. L'*Histoire Auguste*, elle, s'autorise des moqueries, des parodies des Évangiles ou des Pères de l'Église, des allusions plus ou moins voilées. Le livre – trente vies d'empereurs, à partir d'Hadrien – est truffé d'indices révélant à des lecteurs choisis le fond de la pensée de son auteur, écrivain dissimulé, *semet ridente*, « souriant dans son for intérieur ».

Cet auteur pourrait passer pour le digne successeur du Suétone des *Douze Césars*. Il a du goût pour les frivolités d'alcôve, les anecdotes à portée moralisante, les prodiges et les oracles. Mais il se révèle en outre particulièrement imaginaire. L'*Histoire Auguste* n'est pas une œuvre historique au sens moderne du terme : elle enrichit son récit par tous les moyens qu'offre l'écriture romanesque, jusqu'à effacer les frontières entre histoire et fiction. C'est l'occasion de savoureux morceaux de bravoure, d'autant plus soignés littérairement qu'ils sont historiquement douteux.

Histoire sans autorité donc, mais pleine de vie et finalement de vérité : une œuvre personnelle et sensible sur l'âge d'or du paganisme et sur son déclin. « Une effroyable odeur d'humanité monte de ce livre », disait Marguerite Yourcenar, qui y avait trouvé la matière des *Mémoires d'Hadrien*. Cette humanité en désarroi, c'est celle des païens qui assistent impuissants à la dissolution du monde auquel ils tiennent et appartiennent. À la bataille de la Rivière froide, en 394, les armées de Théodose affrontent l'usurpateur Eugène et le général Arbogast, soutenus par le parti païen. Théodose vainqueur, certains vaincus se donnent la mort. Parmi eux, Nicomaque Flavien *senior*, aristocrate, préfet du prétoire d'Italie, probable auteur de l'énigmatique *Histoire Auguste*.

Histoire Auguste, «Carus, Carin et Numérien», extrait.

II. [...] si nous voulions recenser toutes les vicissitudes qu'a connues l'État romain depuis les origines de la Ville, nous n'en trouverions aucun qui ait vécu une plus grande prospérité ou souffert de plus grands maux. Et, pour commencer par Romulus, le père et fondateur véritable de l'État, quelle ne fut pas sa réussite, lui qui fonda, organisa et renforça l'État, et, seul parmi tous les fondateurs, laissa une ville parfaitement constituée ! Que puis-je dire ensuite de Numa, qui offrit à sa cité retentissant du fracas des guerres et enfantant des triomphes la protection de la religion ? Notre État connut donc la prospérité jusqu'à l'époque de Tarquin le Superbe, mais traversa une tempête en raison de son caractère tyrannique dont il se vengea non sans lourdes pertes. Il grandit ensuite jusqu'à l'époque de la guerre gauloise, mais fut pour ainsi dire englouti comme dans un naufrage lorsque la Ville, sauf la citadelle, fut prise et qu'il subit presque plus de malheurs qu'il n'avait jusqu'ici connu de bonheurs. Il retrouva par la suite son entière félicité mais fut à tel point accablé au cours des guerres puniques, comme il le fut aussi de la terreur suscitée par Pyrrhus, qu'il ressentit en son cœur empli d'épouvante les angoisses d'un être mortel.

III. Il grandit encore après la défaite de Carthage en étendant son empire au-delà des mers, mais fut affecté par les querelles avec ses alliés, épuisa le bénéfice de sa félicité et continua à vieillir, exténué par les guerres civiles, jusqu'à Auguste. Il fut restauré alors par Auguste, si l'on peut parler de restauration quand on a abdiqué la liberté. Malgré tout, même si sa situation intérieure était triste, il brillait auprès des nations extérieures. Après avoir subi bien des Néron, il releva la tête grâce à Vespasien. Sans avoir pu jouir totalement de la félicité promise par Titus, il fut blessé par la cruauté de Domitien et connut des jours meilleurs sous Nerva et Trajan et jusqu'à Marc Aurèle avant d'être déchiré par la cruelle démente de Commode. Après quoi, en dehors du règne scrupuleux de Sévère, il ne connut rien de bon jusqu'à Alexandre, le fils de Mamaea. Il serait trop long d'enchaîner avec tout ce qui suivit : il n'eut pas la possibilité de jouir du règne de Valérien et subit Gallien pendant quinze années. La Fortune, pour ainsi dire toujours ennemie de la justice, refusa à Claude, par goût du changement, de régner longtemps. De fait, la façon dont Aurélien fut assassiné, celle dont Tacite fut emporté, Probus tué, prouvent que rien ne plaît tant à la Fortune, dans les affaires publiques, que la variété des événements et des changements. Mais pourquoi poursuivre ces débats sur les vicissitudes des temps ? Venons-en à Carus, un médiocre, si j'ose dire, qu'il convient de ranger parmi les bons princes plutôt que parmi les mauvais et qui aurait été bien meilleur s'il n'avait laissé Carin comme héritier. [...]

Traduit du latin par Stéphane Ratti.

• Textes traduits, présentés et annotés par Stéphane Ratti.

Ce volume contient : introduction, chronologie, note sur la présente édition. – Aurélius Victor, *Histoire abrégée depuis Octave Auguste* ; Eutrope, *Abrégé d'histoire romaine* ; Festus, *Tableau des victoires du peuple romain* ; *Histoire Auguste* ; *Vies et mœurs des empereurs depuis César Auguste jusqu'à Théodose*. *Abrégé des livres de Sextus Aurélius Victor* ; Trois poèmes contre les païens : *Carmen contra Paganos* / *Poème contre les païens*, *Carmen ad senatorem* / *À un sénateur*, *Carmen ultimum* / *«J'ai écarté les doctrines de bien des sectes...»*. – notices, notes, bibliographie, index.

N° 665 de la collection.

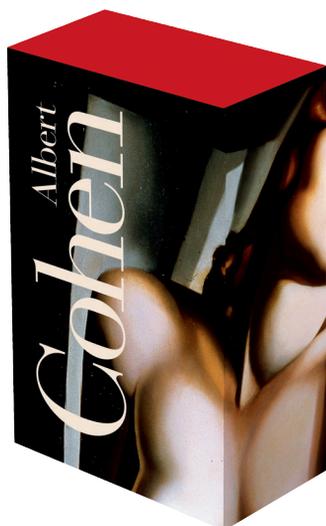


Saint Augustin

Les Confessions et *Dialogues philosophiques* *La Cité de Dieu*

Réunies dans un même coffret, deux œuvres fondamentales dans l'histoire de la pensée – et les deux œuvres majeures de saint Augustin. Dans *Les Confessions*, c'est au plus intime de chacun que se mène la lutte pour la primauté de l'amour de Dieu ou de l'amour de soi. Quant aux vingt-deux livres de *La Cité de Dieu*, loin de n'être qu'une entreprise de liquidation du paganisme religieux et culturel, ils sont en quelque sorte l'équivalent des *Confessions* à l'échelle du monde : « Deux amours ont bâti deux cités : celle de la terre par l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, celle du ciel par l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi. »

Coffret de deux volumes vendus ensemble, contenant des réimpressions récentes de ces titres.



Albert Cohen

Œuvres *Belle du Seigneur*

Solal paraît en 1930. En 1938, *Mangeclous* est présenté par l'auteur comme le deuxième volume d'une série qui s'intitulerait *Solal et les Solal* et dont le troisième volume, alors en préparation, est annoncé sous le titre de *Belle du Seigneur*. Et c'est en 1968 que paraît enfin *Belle du Seigneur*, suivi un an et demi plus tard des *Valeureux*. Ces deux derniers volumes devaient n'en former qu'un. C'est à la demande de son éditeur qu'Albert Cohen scinde l'ouvrage en deux livres indépendants.

« Les gros livres effrayent, les grands livres rassurent. L'ouvrage d'Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, appartient, sans contestation possible, à la seconde catégorie », affirmait Hubert Juin en 1968. À vrai dire, il appartient aux deux (« Quel morceau ! Quel monstre ! » écrivait François Nourissier), et c'est pourquoi il a fait l'objet, dans la Pléiade, d'un volume séparé, volume désormais associé à celui des (autres) *Œuvres* sous un coffret orné d'une œuvre de Tamara de Lempicka.

Coffret de deux volumes vendus ensemble, contenant des réimpressions récentes de ces titres.

Les Mille et Une Nuits - trois volumes

Album « Les Mille et Une Nuits » - par Margaret Sironval

Après avoir longtemps fait partie, dans le monde arabe, de la panoplie culturelle de l'honnête homme, ces contes y connurent une longue éclipse. Puis vint, *via* l'Occident, le temps de la redécouverte. Au début du XVIII^e siècle, un érudit français, Antoine Galland, découvre le conte de Sindbâd de la Mer. Il s'informe, apprend qu'il appartient à un ensemble plus vaste et finit par recevoir de Syrie un manuscrit qui date sans doute du XV^e siècle et qu'il va traduire à partir de 1704. C'est le texte fondateur de la carrière universelle des *Nuits*. Le succès est immédiat, considérable, constant. Des traductions fondées sur celle de Galland paraissent dans de nombreuses langues européennes. Bientôt, le monde entier lit *Les Mille et Une Nuits*.

En 2005, trois cent *et un* ans après Galland, Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel publient dans la Pléiade le premier volume d'une traduction nouvelle et intégrale des *Nuits*, qui fait aujourd'hui référence. Un *Album* accompagne cette publication. Surprise : les images ne sont pas là où on les attendait. En Orient, les contes des *Nuits* n'étaient généralement pas illustrés. Mais à partir du moment où le recueil est révélé à l'Europe, il entre de plain-pied dans une civilisation qui est, quant à elle, pétrie d'images. Ce que restitue l'*Album* réalisé par Margaret Sironval, c'est le regard que l'Occident a porté sur une œuvre venue d'Orient et relevant désormais de la littérature universelle.

À titre exceptionnel, la Pléiade propose – sous un nouveau coffret reproduisant *Les Mille et Une Nuits* du peintre vénitien Vittorio Zecchin (1878-1947) – les trois volumes de l'édition Bencheikh-Miquel et l'*Album* «*Les Mille et Une Nuits*» de Margaret Sironval. Il s'agit naturellement, pour l'*Album*, du tirage original : comme on le sait, les Albums de la Pléiade ne sont jamais réimprimés. Ce sont donc les derniers exemplaires disponibles de l'*Album* de 2005 qui sont joints, sous ce coffret, aux volumes procurant le texte des *Nuits*.



Coffret de trois volumes vendus ensemble, contenant des réimpressions récentes de ces titres et un exemplaire de l'*Album* «*Les Mille et Une Nuits*» (2005).

Votre libraire vous offre
l'**Agenda Pléiade 2023***
avec des dessins
d'**Eva Jospin**
pour l'achat de 2 volumes de la collection

En 1953 – 70 ans déjà... – paraît le premier numéro de *La Nouvelle Nouvelle Revue française*. Céline raille «*La NNNNNNNNRNF*» (qui va tout de même rendre compte de *Féerie pour une autre fois I*), réclame une avance à Gaston Gallimard, se réinscrit à l'ordre des médecins, travaille à *Féerie II*. *En attendant Godot* est créé au théâtre de Babylone. Beckett publie *L'Innommable*. Ni *L'Attrape-cœurs* de Salinger (en v. f.) ni *L'Arrache-cœur* de Vian ne sont des succès. Robbe-Grillet publie *Les Gommages*. Nathalie Sarraute signe chez Gallimard. Les membres de l'académie Goncourt fêtent Colette, qui a 80 ans. Claudel, qui en a 5 de plus, court les théâtres où se jouent ses pièces. On réimprime *La Statuaire* de Malraux. Duby publie sa thèse. Giono rédige *L'Homme qui plantait des arbres*, commence *Le Bonheur fou*, publie *Le Moulin de Pologne*, reçoit le prix littéraire Rainier-III-de-Monaco, suit l'affaire Dominici. Barthes fait paraître son premier ouvrage, *Le Degré zéro de l'écriture*. Le Livre de Poche voit le jour. Staline meurt. Son portrait par Picasso à la Une des *Lettres françaises* déplaît : Aragon est dans la tourmente. Au Collège de pataphysique, Duchamp, Ernst, Pia, Ponge, les Marx Brothers, Vian, Prévert et son chien Ergé montent en grade. Les ventes de *Paroles* dépassent les 200 000 exemplaires. Au Kenya, Kessel couvre la révolte des Mau-Mau. À Cannes, Cocteau préside le jury du festival. Bonnefoy donne *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*. *Absalon, Absalon!* est traduit en français. Camus demande à Faulkner l'autorisation d'adapter *Requiem pour une nonne* et ébauche le livre qui deviendra *Le Premier Homme*. Sartre écrit *Kean* «en s'amusant beaucoup» (selon Beauvoir). *Dom Juan* et *Richard II* font les beaux soirs d'Avignon. Jaccottet publie *L'Éffraie* puis se lance dans la traduction de l'*Odyssée*. Alors que les *Œuvres* de Saint-Exupéry vont entrer dans la Pléiade – en couleurs –, Martin du Gard hésite : révisera-t-il le texte de ses propres ouvrages avant de les laisser paraître dans cette collection ?



Agenda relié
pleine peau